

À Emmanuel Macron.

Merci de nous avoir réunis.

CHAPITRE 1

IMPOSSIBLE N'EST PAS FRANÇAIS

« Ça paraît impossible, mais si ça finit malgré tout par arriver, tu vas avoir des choses à raconter ! » C'est par ces mots du journaliste que se concluait ma toute première interview « papier » à l'occasion de la sortie de mon premier livre, sobrement intitulé « Vers la révolution, et si la France se soulevait à nouveau ? » (1). Sur la base d'une analyse des divers blocages de la société française et des idées alternatives partout déployées ces dernières années (et particulièrement celles qui rencontrent un succès inversement proportionnel à leur prise en compte par le monde politique), j'y anticipais un mouvement d'une ampleur inédite qui, amplifié ou relancé par la crise financière qui s'annonce, pourrait déboucher sur un soulèvement majeur.

Parler révolte et révolution dans un petit café typiquement parisien niché derrière la gare Saint-Lazare au moment même où Emmanuel Macron, élu « triomphalement » l'année précédente, régnait sans partage sur la France, pouvait en effet paraître saugrenu, puisque nous étions fin mars 2018. Mon interlocuteur n'avait rien contre l'idée, il ne s'en cachait pas, mais même avec la meilleure volonté du monde (et dieu sait qu'il m'en avait fallu pour venir à bout des 350 pages de l'ouvrage, ainsi que du contenu supplémentaire publié ici même), nous n'aurions rien pu faire à nous deux, tandis que le pays semblait englué dans un état de quasi-sidération provoqué par l'élection surprise du nouvel occupant de l'Élysée.

Quelques jours avant cette interview, les transformations nécessaires pour que la SNCF s'ouvre à la concurrence et puisse un jour être privatisée avaient quelque peu réveillé nos chers syndicats de leur profonde léthargie. Un coma où ils retournèrent toutefois prestement, laissant le pavé au mouvement étudiant contre la réforme « Parcours Sup », avec à la clé l'occupation de certaines facultés en mai et juin sur tout le territoire. Mais en dépit des violences policières et de l'instauration de « communes » symboliques comme à Tolbiac, les étudiants, selon leur inaltérable tradition, mirent un terme à leurs protestations dès que les premières chaleurs de l'été se firent sentir. Deux ans plus tôt déjà, à la même époque, les cendres à peine fumantes de Nuit Debout étaient balayées de la place de la République par les agents d'Anne Hidalgo pour faire place aux canettes vides de la Fête de la musique et aux papiers gras des touristes. Non, décidément, la France n'était pas mûre pour la révolte, elle ne le serait probablement plus jamais, et l'analyse proposée dans mon ouvrage, malgré toute la rigueur que j'avais souhaité y mettre, n'en restait pas moins la déclaration d'intention d'un éternel optimiste.

Je dois avouer que je commençais moi-même à avoir des doutes. La détestation mêlée d'un profond mépris à laquelle avait dû faire face François Hollande, et qui avait achevé de me convaincre de me mettre à écrire près de quatre années plus tôt, était déjà de l'histoire ancienne. Tout comme ces fameux tréteaux de Nuit Debout, que j'avais longuement arpentés en observateur attentif. Anesthésiée par Macron, la France se laissait vendre à la découpe.

Il restait néanmoins un espoir auquel se raccrocher : la personnalité particulière de ce président-là. Si ses prédécesseurs ont beaucoup menti, celui-ci n'a pas cette tare. Il sait ce qu'il veut, il l'annonce, puis il l'accomplit. Mais contrairement à ses prédécesseurs, il ne peut pas aller chercher au fond de lui un peu de cette passion française pour l'équilibre, le compromis. C'est un doctrinaire, un jusqu'au-boutiste, et comment pourrait-il ne pas l'être ? Un diplômé ? L'ENA. Une banque ? Rothschild. Un ami bien placé ? Attali. Des soutiens ? Milliardaires. Une première candidature ? Président ! Son inexpérience des limites serait son talon d'Achille, j'en étais persuadé, et je tournais et retournais cette spéculation dans ma tête pour ne pas déprimer complètement. Aucune révolution n'est possible sans une bonne dose d'arrogance contre-révolutionnaire préalable de la part du pouvoir en place, et celui-ci s'appêtait selon toute vraisemblance à battre tous les records.

Neuf mois plus tard, à peine, c'était le 17 novembre. Peut-être écrira-t-on un jour « 17-Novembre », comme on le fait pour les grandes dates historiques. Entre les deux ? Une floppée d'insultes, tombées d'en haut en pluies très acides sur nos caboches de gueux, passés de « sans-dents » à « ceux qui ne sont rien », même plus un visage à opposer, même plus de mâchoire. Des décisions brutales bien sûr, c'était prévu, et puis des affaires. La France avait rencontré Alexandre Benalla, et rien ne serait plus jamais comme avant.

À la rentrée des classes, le feu couvait déjà. Gérard Collomb le savait bien, depuis sa tour de contrôle de la place Beauvau. Humilié d'avoir dû se parjurer pour défendre coûte que coûte l'étrange ami du Président devant des députés et des sénateurs relativement hostiles, il préféra tirer sa révérence et laisser Christophe Castaner, homme à tout faire et bon à rien, gérer la pression qui montait. Se repliant avec prudence sur sa bonne ville de Lyon, il la pensait suffisamment bourgeoise pour tenir le choc et passer entre les gouttes. Pour citer Brassens, « la suite lui prouva que non ».

Ici commence le journal d'un gilet jaune. Je tenterai d'y retranscrire le plus fidèlement possible le souffle épique et l'élan vital que j'ai ressenti en incorporant cette masse en mouvement, le courage intellectuel et physique que j'ai vu se déployer sous mes yeux étonnés et réjouis, et par-dessus tout la cohérence profonde de ce puzzle à l'allure dépareillée. On pensait le rideau tiré sur cette France périphérique, passée depuis longtemps sous les radars de presque tout ce qui prétend penser dans ce pays. Par son surgissement inespéré, quoique prévisible (à moins que ce ne soit l'inverse), elle fit en sorte de se rappeler au bon souvenir de tous.

À commencer par moi. Entre la rentrée de ma fille à la crèche, un retour agité au boulot et des problèmes de couple, je n'ai suivi que de loin la montée de la grogne sur la question de l'essence. Mon fil Facebook, travaillé pour être la revue de presse la plus complète et pluraliste possible, m'en avait évidemment fait mention. Je savais qu'une taxe hypocrite était en préparation, qui n'avait d'écologique que le nom, vilain prétexte pour aller toujours chercher l'argent dans les mêmes poches. Mais j'étais loin de me douter que depuis le local d'un club de

tuning de Seine-et-Marne (le département qui m'a vu naître), une petite bande réunie au début de l'été avait rapidement pris des proportions très importantes, que ses appels étaient à ce point écoutés, ses actions si soutenues, que le phénomène des ronds-points commençait réellement à prendre, et que la journée de manifestations et de blocages organisée le 17 (le seul samedi de novembre qu'Éric Drouet avait de libre, comme je l'ai appris bien plus tard) serait un tel succès. Lorsque l'appel est fait mi-octobre, je passe assez largement à côté. Quatre longues années venaient de s'achever pour moi, de recherches intenses puis d'écriture, la quête d'un éditeur (jamais évidente pour un premier ouvrage), les dernières retouches, et ainsi de suite, et alors que je me reposais l'esprit, n'ayant pas ouvert un livre de l'été, ni fait beaucoup d'efforts pour lire la presse, ce que j'attendais se produisait. À ce moment précis, j'en suis bluffé autant que les autres. Me sentant concerné par l'appel car j'utilise relativement souvent mon véhicule, je m'étais posé la question de sortir le 17, mais une obligation professionnelle m'en avait empêché.

Le fameux jour arrive, et le tableau s'éclaire enfin. La pétition de Priscillia Ludosky, le groupe de Drouet, la vidéo de Jacline Mouraud, et surtout cette journée. Plusieurs centaines de milliers de manifestants dans toute la France (au moins 300 000, selon les chiffres officiels), des milliers d'actions sur tout le territoire, et des parisiens transformés en quasi-émeutiers qui s'agglutinent sans demander leur reste directement au plus près du saint des saints, l'Élysée, pour réclamer non pas seulement l'abolition de la taxe carbone, mais aussi et surtout la démission pure et simple du Président. J'en reste comme frappé par la foudre, à la fois émerveillé et incrédule. Dans mon livre, j'avais mis en perspective le mouvement des Bonnets rouges avec celui de Nuit debout. Captivé par les images des chaînes d'information en continu ce 17 novembre au soir, je comprends que c'est bien le premier qui a fait des petits, transclassiste, transcourant : c'est la France, tout simplement la France, qui n'en peut plus. Pas seulement les habitants de ses métropoles, « éduqués » et mondialisés, quoique relativement précarisés pour certains d'entre eux. Mais pas non plus une seule région, ou une seule corporation en lutte. Non, il y a de tout là-dedans, c'est bien « la France en colère » et c'est sur ce terreau que quelque chose pourra se construire, j'en suis immédiatement persuadé. Puis l'appel retentit, comme une évidence : « nous reviendrons samedi prochain ». Il ne faut pas me le dire deux fois. Rendez-vous est pris, je n'en manquerai pas une miette.

Pour cette « acte II », mon premier rond-point sera donc celui des Champs-Élysées. Privilège parisien ! Le simple fait d'avoir choisi cette dénomination par actes suivis d'un chiffre romain veut tout dire : le mouvement est parti pour durer. Une tragédie en cinq actes ? Plus encore ? Nul ne le sait pour le moment. Dans une tragédie, et le tragique de la situation est bel et bien palpable, la scène la plus importante se joue toujours à l'acte 3. Mais ces considérations sont loin d'agiter mon esprit ce midi-là. Toutes les stations des quartiers qui entourent les Champs-Élysées sont fermées. Je me hisse jusqu'à Saint-Lazare puis entreprends de faire le reste à pied. Tout le long du boulevard Haussmann, des gilets jaunes par grappes entières remontent les trottoirs en direction de leur cible. Leur nombre est impressionnant. J'en avais vu, des manifestations, dans ma vie, mais la détermination qui s'affiche sur leur visage ce 24 novembre m'a frappé d'emblée. Les slogans inscrits sur les gilets aussi. J'y retrouve les débats de fond qui ont agité la toile toutes ces dernières années, et que j'avais bien sagement compilés, puis gaillardement pondérés les uns par rapport aux autres pour construire mon bouquin. Sur ma gauche, le quartier de l'Élysée est mis en quarantaine. Il n'y a pas une rue qui ne soit bloquée par des camions de gendarmerie bien alignés, quand des immenses barrières anti-émeutes ne sont pas carrément fixées aux parois des immeubles. Le préfet de police, souhaitant canaliser

les hordes inattendues du samedi précédent, nous avait « donné » le Champs-de-Mars, mais personne, absolument personne n'en a voulu. Sans autre concertation que le concert de sarcasmes qui avait accueilli cette annonce deux jours plus tôt sur les réseaux sociaux, nous convergions tous le plus naturellement du monde vers la maîtresse-travée, d'où nous comptions bien faire jaillir toute la rancœur accumulée devant le plus extraordinaire gâchis économique et humain de l'histoire récente de notre pays.

Chemin faisant, les grappes s'accumulent. Venues de toute la France, je commence à le comprendre par les inscriptions sur les gilets, elles rendent à Paris son visage populaire et insurrectionnel. Comme ça fait du bien de le découvrir ainsi, ou plutôt de le redécouvrir, comme si le fait d'appartenir à cette ville depuis ma plus tendre enfance et de m'être passionné pour son histoire mettait en moi un peu de ses souvenirs à elle. Cette procession, pour le coup, avait un air du 10-Août 1792, les provinciaux qui montent régler des comptes à Paris, au son de la Marseillaise. J'arrive à bon port au début de l'après-midi, et l'image est saisissante. Sur cette avenue aux proportions démesurées, depuis longtemps vendue au marketing des grandes enseignes, dans la zone qui la sépare de l'église Saint-Philippe-du-Roule, mais aussi sur sa petite sœur, l'avenue Montaigne, littéralement avalée par les marques de luxe, les touristes habituels ont fui devant les colonnes de fumée.

Une foule énorme est massée en bas des Champs-Élysées et, sans que quiconque ait eu le temps de faire les présentations, je rencontre pour la première fois le gaz antiémeute. L'occasion de rapidement vérifier, entre deux crachats, tandis qu'une main anonyme me fait don d'une dose de sérum physiologique, que la solidarité spontanée dont le peuple français se sait capable était toujours bien vivace. Mon premier nuage dissipé (pour les plus vaillants, ceux qui étaient là tôt le matin, c'était peut-être le vingtième) je peux enfin discerner les visages de mes compagnons de rond-point.

La suite au prochain chapitre.

Fabrice Grimal